

moins, une responsabilité pour les êtres qui le côtoient : « Je suis responsable/ Même de l'horizon,/ Même du vent—// Même de toi. » Si cette responsabilité englobe le monde dans un élan quasi démiurgique, elle se retourne cependant vers l'être le plus proche : « Et toi,/ Tu ne te sentais pas/ Tout à fait innocent// Où donc était le mal? ». Vivre, vieillir n'est pas toujours heureux, mais la pratique de la poésie permet une échappée : « Recherchez-moi/ dans le fond des mots/ Les plus simples ». C'est bien sa simplicité, non exempte de lucidité ni de profondeur, qui fait la force du poète.

Le maître mot, le plus simple en vérité, de la poésie de Guillevic pourrait être l'amour : « C'est en me voyant t'aimer/ Que je me suis connu. » La distance nécessaire entre soi et soi n'est pas un mur, mais une chance sauve d'innocence et riche de potentialités.

Le recueil se termine par ces vers, joli pied de nez au lecteur, qui ressemble à celui de Jean Paulhan à la fin des *Fleurs de Tarbes* : « Admettons que je n'ai rien dit » : « Et maintenant/ Qu'en diriez-vous? »

**Guillevic.** *La Passion du monde.* Actes du colloque international de poésie des 24 et 25 mai 2002 à Angers, réunis par Jacques Lardoux, Presses Universitaires d'Angers, janvier 2004, 408 p., 23 Euros.

**C**e ne sont pas moins de trente-trois collaborations qui font de ce deuxième recueil d'actes, le digne successeur du premier colloque consacré à Guillevic, à Toronto, en 2001, (Actes réunis par Sergio Villani, éd. Legas, 2002).

Guillevic apparaît comme un poète qui a eu la force de résoudre les contraires : la nuit et le jour, le dehors et le dedans, la mer et le roc, la ville et la campagne, etc. On sait que le poète a donné pour nom à cette entreprise le mot de « Creusement », repris à Mallarmé et titre d'un de ses recueils. Creuser, c'est-à-dire, interroger sans cesse les mêmes objets, ou les mêmes mots, non pour s'y complaire, mais pour se connaître, pour s'y reconnaître. Ainsi « d'étape en étape le sens du mot dans le poème est toujours en suspens ». De fait, « le poète renonce à la prétendue souveraineté du créateur ».

Certains lecteurs trouvent dans la poésie de Guillevic des accents d'épopée. À l'opposé, on essaie de préciser les rapports de cette poétique avec le non verbal. Ainsi la question du haïku est-elle posée, plus précisé-

ment avec Bashô. Tandis qu'on essaie de regrouper les formes littéraires auxquelles Guillevic s'est astreint : on le voit même « usufuitier du sonnet ».

Le monde, la nature est conçue comme un « grand Être dans lequel le poète se projette intensément ». Guillevic n'est pas un poète des objets. Au contraire il est tourné vers la relation à autrui. Cette tension vers l'altérité, est aussi une tension de l'écriture elle-même. « La parole poétique vise donc à maintenir la rugosité du réel » pour se retenir de la dissolution.

Plusieurs recueils sont relus : notamment *Sphère* sous l'angle de l'androgynat défini par Bachelard comme la « relation harmonique de deux contraires », *Carnac*, plus précisément le site de Carnac, vu par Denis Roche, Pierre Seghers et Guillevic. Notre ami Sergio Villani soutient que *Ville* est, avec *Terre à bonheur* (récemment réédité, Seghers 2004), est l'un des meilleurs recueils de Guillevic du fait de sa fidélité à l'idéal de fraternité. *Paroi* serait le lieu de la sérénité, « de la « justification de l'être » et *Requis* celui « où le sujet-poète cherche à s'orienter », « entre le minimalisme et l'épique ». *Art Poétique* est considéré comme l'« autoportrait d'un poète qui continue à s'interroger et d'interroger le monde ». Cependant que « Le chant du *Requiem* [est] poursuivi tout au long de son œuvre dans des tonalités différentes », jusqu'à *Quotidiennes*.

« La tradition saturnienne » est l'un des titres les plus étonnants avec « Guillevic est-il un poète Breton ? » (À ce propos, on lira avec profit l'essai de Maria Lopo, *Guillevic et sa Bretagne*, Presses Universitaires de Rennes, 2004). On retrace par ailleurs avec précision les rapports qu'a entretenus Guillevic avec les poètes hongrois et sa définition toute personnelle de la traduction.

Des avant textes, que Lucie Albertini met généreusement à la disposition des chercheurs, mettent en valeur le travail incessant que le poète fait subir à sa première inspiration. Sa poésie minimale est en réalité le fruit d'un grand travail sur soi, sur le monde, et bien sûr sur le langage. Il en ressort un poète qui gère ses angoisses par le poème, mais qui transmet à son lecteur, non pas ses craintes, mais au contraire sa joie de vivre. Beaucoup insistent sur une certaine sérénité que le poète aurait acquise, proche à la fois de la vie monacale franciscaine ou cistercienne et de la philosophie taoïste.

Cette œuvre riche a inspiré des musiciens, notamment Lothar Voigtländer, et des artistes travaillant sur toutes les matières. Thierry Le Saëc, qui illustre la couverture, nous parle de son travail d'illustrateur avec « pour compagnon le 'corps poétique' de Guillevic ».

Enfin, nous entendons dialoguer deux voix disparues quasiment en même temps : Serge Brindeau et Guillevic. D'où il ressort des questions

pertinentes, et des réponses parfois étonnantes : « Je trouve toujours facilement l'éternité [...] L'instant, c'est la sphère ».

Un cadeau nous est fait pour conclure : un poème inédit des années 1965-1967 : une petite suite d'une dizaine de poèmes, où Guillevic nous parle de ses « Relations » avec les mots « Dans ce genre douteux/ Qu'est l'allégorie [...] Pour camoufler quelqu'un// Qui n'a pas droit au jour ».

Au total, ce recueil d'interventions ouvre des perspectives à la hauteur de ce que fut la vie du poète. Comme nous l'indique le titre du dernier recueil posthume (Gallimard 2004), Jacques Lardoux nous rend le poète *Présent*.

Bernard Fournier  
Noailles, France



MICHELINE MONTGOMERY  
LA BELLE DEIA, ACRYLIQUE SUR TOILE, 2002.